NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 8 1935

Le Christ, notre vie

Gaston SALET (s.j.)

p. 785 - 809

https://www.nrt.be/fr/articles/le-christ-notre-vie-3528

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE CHRIST, NOTRE VIE

« La vie chrétienne n'est que la continuation et l'achèvement en chacun de nous de la vie de Jésus ». Saint Jean de Eudes.

Les pages qu'on va lire ne visent pas à être originales; l'auteur estime que la doctrine ici rappelée est essentielle à la religion chrétienne, et, à ce titre, devrait être banale comme un aliment nécessaire. Mais, puisqu'il s'agit des richesses insondables du Christ, où l'invention est impossible, où l'inventaire n'est jamais achevé, on a pensé que ces suggestions, qui ont fait du bien à quelques âmes, pourraient être bienfaisantes à quelques autres; et c'est leur unique ambition. Est-il besoin d'ajouter qu'elles doivent beaucoup aux ouvrages des PP. Plus, Mersch, De Jaegher, Joret, D. Marmion, Mura, H. Bremond, etc. Que cette mention générale soit une reconnaissance de dette et comme une restitution pour des emprunts avoués sans honte. D'ailleurs les quelques citations de Pères et d'écrivains spirituels rassemblées ici sont destinées uniquement à rappeler au lecteur bien d'autres textes tout aussi beaux et qui pour lui sont plus précieux s'il les a découverts en des études personnelles.

La vérité dogmatique, sur laquelle se fondent nos réflexions, est double, ou plutôt s'exprime par ces deux formules dont l'union même est paradoxale : le Christ Jésus est le Fils unique; le Christ Jésus est le Fils premier-né.

Le Monogène est le premier d'entre beaucoup de frères, car il ne s'est incarné que pour nous sauver; c'est-à-dire qu'il est essentiellement Chef et que, suivant la pensée chère aux Pères grecs, en devenant homme, il s'est uni toute l'humanité.

Le Premier-né reste d'ailleurs le Fils unique, non seulement parce que seul il est engendré par le Père d'une génération éternelle et nécessaire comme la nature divine, mais aussi parce que c'est en lui que nous sommes prédestinés et en lui que nous devons vivre; les chrétiens, tout distincts qu'ils soient du Christ comme personnes, ne font pas nombre avec lui; et dans la réalité profonde comme dans la pensée divine, il n'y a vraiment qu'un Fils.

On reconnaît en ces formules la doctrine de saint Paul, partout sous-jacente à sa pensée et si souvent exprimée dans le texte des épîtres : « Béni soit le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ... C'est en lui que nous avons été élus dès avant la création du monde par la grâce qu'il nous a donnée en son Bien-Aimé, en qui nous avons la rémission des péchés... selon le dessein qu'il s'était proposé de réunir toutes choses dans le Christ... » (1). — « Vous êtes tous un seul dans le Christ » (2). « ... Jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi, faisant tous ensemble un homme parfait, à la mesure de la plénitude du Christ » (3).

Nous sommes vraiment là au cœur de la théologie paulinienne; et les commentateurs les plus qualifiés de l'apôtre sont d'accord pour affirmer que le « Mystère » qu'il était chargé d'annoncer à l'Église primitive, « c'est le dessein conçu par Dieu de toute éternité, mais révélé seulement dans l'Évangile, de sauver tous les hommes sans distinction de race, en les identifiant avec son Fils bien-aimé dans l'unité du corps mystique. Dieu nous a bénis et prédestinés dans le Christ; dans le Christ il se réconciliait le monde; dans le Christ nous naissons à la grâce; dans

(1) *Ephes.*, 1.
(2) *Gal.*, 3, 28.
(3) *Ephes.*, 4, 13.

le Christ nous y grandissons et y persévérons; dans le Christ aussi nous serons vivifiés, ressuscités, glorifiés » (1).

Il n'y a qu'un homme : le Christ en qui nous vivons; Dieu n'aime que son Fils, en qui il nous voit. Cette grande pensée de l'apôtre a été sans cesse reprise et commentée par les Pères.

On la trouve chez les Pères anténicéens, puisqu'elle est un des aspects de la thèse fondamentale de saint Irénée « Il a récapitulé en lui la longue histoire des hommes, en lui est contenu le salut » (2).

La même doctrine est exposée par des écrivains dont la théologie n'a rien de très personnel, comme saint Méthode d'Olympe : « Il nous appelle tous à devenir saints en un seul homme parfait. Un seul en effet est le Fils de Dieu et c'est par lui que nous recevons la régénération qu'opère l'Esprit Saint. Aussi désirons-nous tous constituer un seul homme parfait et céleste ».

Pour les Pères grecs du IVe siècle, le Christ s'est uni l'humanité entière. Et ils l'affirment avec une telle énergie qu'ils ont été parfois accusés, tel saint Grégoire de Nysse, d'avoir admis l'assomption par le Christ de toute l'espèce humaine et d'avoir assez fâcheusement mêlé le platonisme à la Révélation (3). Mais chez ceux mêmes qui ne sont point compromis avec la philosophie, on trouve, mise en beau relief, l'unité du Christ et des chrétiens; nos formules de tout à l'heure sont empruntées textuellement à saint Cyrille d'Alexandrie : « Le Christ est à la fois le Fils unique et le Fils premier-né. Il est Fils unique comme Dieu, il est le Fils premier-né par l'union salutaire qu'il a mise entre lui et nous en se faisant homme... De même donc que le caractère de Fils unique est devenu propre à l'humanité dans le Christ, parce qu'elle est unie au

(1) PRAT, *La théologie de saint Paul*, t. I, p. 369.

(2) *Adv. Hæres.*, 3, 18, 1; cfr 3, 16, 6.

(3) Sur ce problème, cfr ARNOU, *Platonisme des Pères*, dans le *Dict. de théol. cath.*; MALEVEZ, *L'Église dans le Christ*, dans les *Rech. de Sc. relig.*, juin 1935 (à suivre).

Verbe selon l'économie du salut, ainsi le caractère de premier-né parmi beaucoup de frères est devenu propre au Verbe, à cause de son union à la chair » (1).

On sait que la même idée est un des lieux communs de la prédication augustinienne et que, pour le grand docteur, cette unité du Christ et des chrétiens est un principe usuel de solution dans les difficultés exégétiques ou dogmatiques. Chez Augustin, spécialement dans les « Enarrationes », les belles formules audacieuses abondent : « Tous les hommes, dans le Christ, sont un seul homme et l'unité des chrétiens ne fait qu'un homme... Les chrétiens avec leur tête forment un Christ; il ne faut pas dire qu'il est un et que nous sommes multitude, mais que nous, la multitude, en lui, nous sommes un. Il y a donc un homme, le Christ, tête et corps... » (2).

Les grands scolastiques n'expriment que sobrement la doctrine traditionnelle, mais ils ne la laissent pas perdre. Leur théologie de la Rédemption, par exemple, suppose toujours cette doctrine : « Caput et membra sunt quasi una persona mystica » (3). Un commentateur pénétrant de saint Thomas notait, en particulier, que son explication du mérite du Christ postule une « identité entre sa nature individuelle et la nature humaine » (4). Et Lessius ne craint pas de dire : « Christus est omnium iustorum hypostasis, cui omnes innixi, qui omnes sustentat, portat et spiritus sui, quem a Patre accepit, benigna protensione vivificat et filios Dei facit. Talis enim est spiritus Christi, ut angustiis humanitatis ejus non contineatur, sed extendat, et in immensum diffundat, ita ut omnes, etiamsi infiniti essent, vivificare possit » (5).

On voit que c'est bien la doctrine paulinienne, interprétée par toute la tradition, qui est condensée en cette formule d'un auteur spirituel du XVII^e siècle : « Dieu n'a dans le cœur

(1) *De Incarn. Unigeniti*, *P. G.*, LXXV, 1229.
(2) *En. in ps.*, 29, 11; *In ps.*, 137, etc.; *In Joan.*, 108, 111, etc.
(3) *S. Th.*, 3, q. 48, a. 2, ad 1; cfr 3, q. 19, a. 4, c; etc.
(4) GLORIEUX, dans la *Rev. des Sc. religieuses*, t. X, 1930.
(5) *De Perfect. divinis*, l. 12, c. 11, n. 75.

que Jésus-Christ, ou ce qui est quelque chose de Jésus-Christ ou à Jésus-Christ » (1).

De cette union, de cette unité entre le Christ et les chrétiens, en vertu de laquelle le Christ total est collectif et la collectivité chrétienne une dans le Christ, on peut donner une autre expression, en disant que le Christ, toujours et partout, est essentiellement chef. Sans doute son humanité est individuelle : il n'a pas assumé une idée platonicienne; il ne s'est pas non plus incarné en chacun des individus de l'espèce. Mais d'autre part, il faut bien comprendre que cet homme determiné, et posé comme individu, le Christ, n'est pas un homme juxtaposé à d'autres hommes. Cette conception atomique et spatiale, qui serait déjà fort discutable s'il s'agissait d'exprimer les rapports réels des hommes entre eux au point de vue naturel, est complètement fausse dans le cas de Celui qui est le Premier-né de tout le genre humain. Le but de l'Incarnation n'est pas qu'il y ait un homme de plus parmi les hommes, fût-il un homme parfait, l'Homme-Dieu; mais bien que soit constitué un Homme-Dieu récapitulant l'humanité. « Il y a un Homme unique qui dure jusqu'à la fin des temps ». Le Verbe incarné n'est pas un homme dans l'humanité, mais l'homme qui porte l'humanité, non pas une unité dans la foule, mais l'unité de la foule. Il s'agit bien en effet d'un homme individuel mais qui est l'Unité même (2).

Ainsi chacune des actions de l'Homme-Dieu, parfaitement individualisée dans le cadre étroit du temps et de l'espace, est aussi une action universelle et séculaire. Par l'Incarnation le Christ est venu dans le monde; mais aussi le monde se trouve dans le Christ. Le Christ est dans l'histoire; mais mieux encore l'histoire est dans le Christ. Et l'Évangile, qui à un point de vue est une relation achevée et définitivement close, est par ailleurs un livre à peine commencé et qui s'écrit toujours. Chacune

(1) NOULLEAU, dans BREMOND, *Hist. litt. du sent. rel.*, t. VII, p. 223 ; cfr BOSSUET, *Méd. sur l'Év.*, 2e part., 65 jan., etc.

(2) AUG., *In ps.*, 85.

de ses pages, qui nous rapportent les faits et gestes du Sauveur, est un commencement, une anticipation, une vue d'avenir. Non point en ce sens que les quelques versets divins seraient encadrés de commentaires purement humains, que les actions du Christ seraient vaguement imitées par des disciples malhabiles; mais en ce sens que le texte divin lui-même s'enrichira d'explications ou d'explicitations qui seront divines aussi. L'épopée rédemptrice se déploie toujours. Le salut ne consiste pas en ce que le Sauveur, par sa vie terrestre formant un système indépendant, aurait acquis un titre à ce que nos vies, simplement juxtaposées à la sienne, devinssent méritoires. Toute l'histoire des rachetés est incluse dans l'histoire du Rédempteur; l'histoire du Rédempteur ne sera vraiment dite que dans l'histoire des rachetés. Le Christ Dieu fait homme ne cessera de rayonner, à travers les siècles, d'un rayonnement accru : « Vous ferez des œuvres plus grandes encore ». Le Christ mystique continuera sans brisure le Christ terrestre, parce que le Christ terrestre, dans tous les actes de sa vie de Sauveur, a commencé à « édifier » le Christ mystique. Toutes les actions de Jésus ont été consciemment et volontairement des actions « capitales ».

Il est bien clair en effet que Jésus n'a pas été chef et Sauveur de l'humanité sans le savoir et qu'il faut lui accorder la connaissance complète et détaillée, bien que non morcelée, de toute l'histoire de la grâce dans les âmes. En son âme humaine, éclairée par la science infuse, il a vu tout le drame rédempteur, dans ses derniers prolongements; il a donc connu tous les épisodes de nos existences; dans son cœur humain, il a vécu toute l'histoire de nos souffrances et de nos faiblesses; dans sa vie humaine terrestre, il a mérité les grâces par lesquelles nous devons, nous, prolonger mystiquement cette vie.

« Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il allait s'immoler avec un amour particulier? » (1). Les théo-

(1) BOSSUET, *Médit. sur l'Év.* 2e partie, 73 jan.

logiens ne font pas difficulté pour admettre une pareille science dans le Rédempteur (1). En ce sens, il nous porte tous en lui-même, selon la formule chère aux Pères grecs. Et quelle que soit sur ce point la pensée authentique de Grégoire de Nysse, n'est-ce pas une manière, très orthodoxe et à l'abri de tout reproche de platonisme exagéré, de comprendre comment le Christ a « assumé » toute l'humanité dans toute son extension ? C'est en ayant devant les yeux et dans le cœur l'histoire de toute l'Église et de chacune des âmes, que le Christ terrestre a prié, peiné, guéri, absous, pleuré, souffert, accepté la mort, agonisé ; et voilà pourquoi l'histoire de toute l'Église et celle de chacun de nous, qui se déroule successive, est encore l'histoire du Christ.

On voit d'emblée apparaître les conséquences apologétiques et dogmatiques de cette doctrine.

Elle fait disparaître le scandale d'un Sauveur épisodique et relégué dans un canton de l'univers, pour nous montrer un Christ envahissant l'histoire, un Christ mondial et millénaire, Celui d'hier, d'aujourd'hui et de toujours. Les Pères ont eu l'intuition admirative de ces dimensions grandioses du Christ et les ont exprimées en des phrases plus colossales que les images même du Pantocrator au fond des absides byzantines. « Comme il est le Verbe du Dieu Tout-puissant dont la splendeur invisible est répandue dans le monde entier, il continue encore son influence sur le monde dans toute sa longueur, sa largeur, sa hauteur et sa profondeur. Car par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé le signe de la croix sur toutes choses » (2). Et saint Augustin disait : « Il y a un homme unique qui dure jusqu'à la fin des temps » (3).

(1) Cfr MASURE, *Le Sacrifice du Chef*, p. 212; RICHARD. *Le dogme de la Rédemption*, p. 181; DELAYE, *La vie de la grâce*, dans la *N. Rev. théol.*, 1926 p. 729, 730.

(2) IRÉNÉE, *Demonstr.* 24.

(3) *In ps.* 85, n. 5, p. 250.

Cette doctrine impressionnante de grandeur est riche d'explications théologiques; on sait comment cette idée du Christ total éclaire singulièrement le mystère de la Rédemption et le Saint Sacrifice de la Messe (1), le fait de l'Église (2), la doctrine de la grâce, la causalité des sacrements (3), etc.

Mais notre dessein est de rappeler les conséquences de cette vérité relatives à notre vie spirituelle; conséquences qui ne sont pas toujours nettement aperçues et qui mériteraient cependant d'être profondément méditées.

Le Christ n'est pas le chef d'une humanité vague, mais de tous les hommes connus distinctement et aimés. Ses mystères sont nôtres parce que nos mystères ont été siens. Il a anticipé ma vie; c'est pour cela que je puis et dois prolonger la sienne. Toute l'histoire évangélique m'appartient, parce que, d'un bout à l'autre, j'étais présent à la pensée du Christ et qu'il méritait consciemment les grâces de ma vie quotidienne, laquelle serait encore sa vie.

Il semble bien que ce soit là une pensée familière à la Tradition.

Saint Ambroise pose le principe général de cette communication au Christ dans ses mystères : « Jésus a pendant sa vie exercé les fonctions qu'il devait confier à d'autres; et il a eu, dans son cœur (4), les sentiments qu'il voulait trouver en eux ». D'autres Pères détaillent les applications : « En vérité, dit saint Grégoire de Nazianze, il a voulu dormir pour bénir notre sommeil, il a voulu être fatigué pour consacrer nos fatigues, il a voulu (5) pleurer pour donner du mérite à nos larmes ». Le même docteur insiste sur l'actualité des fêtes du Christ « Maintenant les anges se réjouissent, maintenant l'étoile s'en va, maintenant les mages se prosternent... » Il nous rappelle

(1) Cfr MASURE, *Le Sacrifice du Chef*, passim; DE LA TAILLE, *Mysterium fidei elucid.*, 23, etc.

(2) Cfr MALEVEZ, *L'Église dans le Christ.*

(3) Cfr DELAYE, *La vie de la grâce* dans la *N. R. th.*, 1926, p. 722 suiv.

(4) *In ps.* 118, 20. — (5) *Or.* 40, 34.

que ces fêtes sont pour nous et que nous devons les revivre : « Parcours sans défaillance tous les âges et toutes les vertus du Christ comme un disciple du Christ ... (1) » Jésus en effet a opéré autrefois des miracles, mais qui se prolongent dans nos vies, puisque nous sommes encore la Chananéenne et Lazare; Jésus a été tenté, mais comme chef de l'humanité, pour nous encourager et nous mériter l'énergie de la résistance (2); Jésus a prié jadis pour nous, afin de prier maintenant avec nous et en nous (3).

On sait pourtant que c'est de préférence aux mystères douloureux et glorieux du Christ que s'attachent les Pères et spécialement saint Augustin : « Tout ce qui s'est passé à la croix du Sauveur, à sa sépulture, à sa résurrection le troisième jour, à son ascension au ciel, à sa session à la droite du Père, tout cela s'est passé de telle sorte que ces événements, non seulement dans le récit mystérieux qui en est fait, mais dans leur réalité même, étaient une première expression de la vie chrétienne que nous menons maintenant » (4). Jésus a souffert dans son corps physique, aux heures de sa vie mortelle, mais pour souffrir dans son corps mystique tout le long des heures séculaires : « La passion du Christ n'est pas seulement dans le Christ, ou plutôt elle n'est que dans le Christ; tu souffriras exactement ce qui, de tes souffrances, doit être versé dans la passion totale du Christ, qui a souffert en tant qu'il est notre chef et qui souffre encore en nous » (5).

La doctrine des Pères semble authentiquement résumée en ces deux phrases de saint Jean Eudes : « Le fils de Dieu a eu en chaque mystère quelque pensée, quelque dessein, et quelque amour particulier au regard d'un chacun de nous ». « Le Fils de Dieu a dessein de consommer et d'accomplir tous ses états et ses mystères en nous » (6).

(1) *Or.* 38, 18.
(2) Aug. *In ps.* 60, n. 3.
(3) Aug., *In ps.*, 85.
(4) *Enchir.*, 53.
(5) *In ps.*, 61.
(6) *Royaume de Jésus*, 3e part., § 4.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de déprécier la valeur sanctifiante de l'imitation du Christ. Jésus est un modèle toujours; le « cum ipso » — qui a inspiré sans doute le « laborare mecum » de saint Ignace — ne disparaîtra pas plus de la vie spirituelle qu'il ne sera effacé de la liturgie de la messe; et l'effort tendu passionnément pour mieux connaître, aimer et suivre Jésus dans ses mystères, reste une méthode valable pour tous. Le nier serait considérer comme bienfait provisoire et richesse dévaluée cette théologie en acte et cette leçon toute vivante que nous apporte l'Incarnation. Le grand moyen que nous avons de connaître, pour vivre en lui, le Christ invisible, n'est-il pas d'étudier les épisodes historiques de sa vie voyagère, où il a comme analysé et monnayé à notre usage les perfections de son âme secrète, où il a révélé en des instants fugitifs ses dispositions permanentes? (1) « Regardons Jésus-Christ, disait Bérulle, notre regard vers Jésus nous dispose à recevoir Jésus » (2).

L'imitation de Jésus-Christ est donc un programme sans révision possible; tous les vrais spirituels y insistent (3).

Seulement notre imitation est, en sa réalité la plus profonde, une continuation; nous ne pouvons accomplir la volonté du Seigneur qu'en étant « ses hommes » au sens fort, c'est-à-dire en étant pour lui des « humanités de surcroît »; impossible d'être avec le Christ si l'on n'est pas dans le Christ; on n'est chrétien qu'en étant avec le Christ « et nos ipse sumus ».

C'est ce qui marque notre existence d'une grandeur singulière et la charge d'une lourde responsabilité. Nous sommes le corps du Christ : « le corps, dans l'ordre de la nature, dit saint Thomas, est le complément de l'âme, car sans les membres qui la complètent, elle ne pourrait pas exercer pleinement ses opérations; ainsi en est-il du Christ et de l'Église » (4). Ce n'est que dans les fidèles et par eux que le Christ peut

(1) Cfr BÉRULLE, *Op. de piété*, 1052.
(2) *Op. de piété*, 960.
(3) Cfr MURA, *Le corps mystique du Christ*, II, p. 227 suiv.
(4) *In Ep. ad Ephes.*, cap. 1, lect. 8.

mener cette vie séculaire qui fait partie du plan providentiel. C'est dire que nous lui sommes, en un certain sens, nécessaires; il dépend de nous que le Verbe incarné rayonne plus ou moins lumineusement.

Le Christ Jésus est un absolu de perfection; il n'est donc pas possible de lui rien ajouter en rigueur de termes; mais le but de la vie mystique de Jésus en ses membres est de déployer ses richesses indicibles. Toutes les vertus des adolescents chrétiens au cours des âges, en d'innombrables Nazareth, n'ajouteront aucune perfection réelle à la vertu suréminente de Jésus adolescent; mais elles en développeront certains aspects, qui autrement demeureraient cachés; elles réfracteront les richesses de couleurs, éclatantes et invisibles tout à la fois, en cette transparence de lumière. Elles glorifieront cette vertu qui est leur modèle et leur principe, leur idéal et leur source. Elles ne s'y ajouteront pas, puisque les vertus des chrétiens ne font pas nombre avec la vertu du Christ; il n'y aura pas augmentation de richesse, il y aura plus de richesse connue. Il en va un peu comme de la création, qui n'ajoute rien à la perfection divine, mais qui manifeste d'une manière partielle et visible ce qui était caché dans les profondeurs de Dieu.

D'autant que le Christ, ayant vécu une vie commune et ayant accepté les limitations qui en découlaient, n'a pu, même lui, l'homme parfait, donner la mesure de toute sa valeur humaine, faute des occasions nécessaires à son plein rayonnement.

On sait l'idée apparemment étrange de saint Irénée, voulant à toute force que le Christ ait vécu jusqu'à la vieillesse, puisqu'il est venu sanctifier tous les âges et toutes les conditions de la vie terrestre. Préoccupation louable, mais affirmation contraire à toute la tradition fondée sur l'évangile; et d'ailleurs procédé inefficace et peine perdue. Le Christ n'a pas été un vieillard; en tous cas il n'a pas été roi, ni soldat, ni marchand, ni père de famille... Seulement, dans sa perfection éminente, il a été vraiment le modèle des pères et des mères et des vieillards et des jeunes filles et des magistrats et des commerçants et des

soldats, l'exemplaire de toutes les professions et conditions humaines. Et ce sont les chrétiens, au long des siècles, surtout les chrétiens au sens fort, les saints, qui ont reçu mission de faire resplendir, d'une manière imparfaite et adaptée à notre faiblesse, les perfections inconnues ou méconnues du Dieu fait homme.

L'Évangile total du Christ ne peut s'écrire que dans la vie des chrétiens. Saint Jérôme disait : « C'est quand le Christ renouvelle ses mystères dans l'âme de ses fidèles que l'histoire du Christ arrive à toute sa vérité » (1). Et saint François de Sales exprime la même pensée en une belle image : « Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile écrit et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée » (2) François-Xavier c'est le zèle brûlant du Sauveur; le curé d'Ars, c'est son accueil pour les âmes pécheresses et sa miséricorde; Thomas d'Aquin, c'est un peu de la lumière du Verbe... L'Incarnation est pour tous les hommes; mais ne pourrait-on pas dire que l'Incarnation est par tous les hommes ? (3)

Et moi, que suis-je et que dois-je être dans ce resplendissement du Christ total ? Car le plus humble des chrétiens a une vocation particulière, correspondant à sa prédestination dans le Christ; une tâche lui est dévolue, pour laquelle il n'aura pas de remplaçant. « Jésus en ses états et en ses mystères est lui-même notre partage, et, nous donnant une part universelle en lui, il veut que nous ayons une part singulière en ses divers états, selon la diversité de son élection sur nous et de notre piété envers lui » (4). Si je me dérobe à ma tâche divine, le Verbe sera moins rayonnant; et Dieu, pour employer une expression

(1) *Comm. in Amos.* Sur le Christ « partiel » en chacun de nous, en attendant d'être « total » en tous », cfr *Ep.*, 55, *ad Amandum*, n. 15.

(2) *Lettre à Mgr Frémyot* (*Œuvres*, t. XII).

(3) Cfr CHARLES, *La prière de toutes les heures* : « Ut enarrent mirabilia tua »; SERTILLANGES, *La vie catholique*, I, *La vie en J.-C.*; BOSSUET, *Lettre à une demoiselle de Metz*, 4, 30 : « C'est l'ordre de la créature de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée l'unité immense d'où elle est sortie ».

(4) BÉRULLE, *Op. de piété*, 940, 941.

humaine, éprouvera une déception. Qu'il y ait un Louis de Gonzague ou une Thérèse de Lisieux ne compensera pas avec une parfaite équivalence pour ma lâcheté qui voudrait déserter. La question est posée de savoir si, grâce à moi, la vie du Christ s'épanouira selon une certaine beauté singulière ou si, par ma faute, elle s'étiolera. L'Évangile chantera-t-il dans ma vie ou restera-t-il musique inanimée? La formule de l'égocentrisme dilettante « O toi, le plus irremplaçable des êtres » n'est qu'une caricature de la grande pensée divine sur nos âmes.

Il est clair que cette doctrine du Christ total prolongeant sa vie par la nôtre, en même temps qu'elle donne à Jésus ses vraies dimensions dans l'univers, est seule capable de nous faire vivre une grande destinée, d'attribuer leur valeur réelle à ces actions, qui dans le monde de l'événement seraient infinitésimales, et de faire éclater ce cadre d'étroitesse qui, au plan des apparences, meurtrit nos ambitions illimitées. Du coup, notre existence de fourmi humaine devient une existence séculaire, universelle, utilisée magnifiquement et, pour tout dire, rédemptrice.

Peut-être convient-il davantage de rappeler comment cette même doctrine est par excellence unifiante, et dans quel sens plénier elle nous autorise à dire le « vivo ego iam non ego ». Sans doute l'union réelle avec le Christ se fonde sur la communication de la vie divine à nos âmes. La grâce des sacrements, la grâce surtout de ce Sacrement auquel sont ordonnés tous les autres (1), fût-elle à peu près insensible et sans retentissement psychologique appréciable, nous donne avec le Christ une continuité de vie réelle que le vocabulaire de l'union humaine est impuissant à exprimer (2). « Quand nous recevons en nos corps cet Unique, cet Indivisible, dit Cyrille d'Alexandrie, c'est à Lui plus qu'à nous que nos membres appartiennent » (3).

(1) Cfr DE LA TAILLE, *Myst. fidei elucid.*, 46, 47, 48, 49.

(2) NIEREMBERG, *Le prix de la grâce* : « Arcto adeo nexu... ut unum potius videremur quam uniti » cité dans PLUS, *Dans le Christ Jésus*, p. 43.

(3) *In Joan.* 17, 20-21; *P. G.*, LXXIV, 560.

Mais cette union ontologique profonde (1) doit s'épanouir consciemment en amitié; car si Dieu a voulu me donner la vie divine par l'intermédiaire de son Fils devenu mon frère, c'était, dans sa pensée, pour que je mène avec lui une vie fraternelle. Or malgré tout, comme êtres humains, le Christ et moi demeurons distants. Et ne faut-il pas avouer que ce milieu du temps et de l'espace, *qui pose les hommes en les opposant* et semble ne les unir que pour les disjoindre, est une distance infranchissable à tout essai d'amitié ?

« Heureux ceux qui l'ont vu passer dans son pays... » Or voici que par l'idée du Christ total se trouve conjuré ce dualisme meurtrier entre le Christ terrestre et fraternel, mais que chaque minute irrémédiable éloignerait de nous, et, d'autre part, le Christ céleste, seul actuel mais impassible et donc pour nos imaginations, lointain. Voici que nous rejoignons le Sauveur, car si alors il a vécu nos vies pour que nous puissions vivre maintenant sa vie, nos existences, qui semblaient distantes, ou à tout prendre juxtaposées, sont en réalité compénétrées.

C'est dans le Sacerdoce du Christ que je consacre, disait saint Paschase. Mais nous pouvons ajouter: c'est dans la prière du Christ que je prie, dans sa tentation que je résiste, dans son agonie que je souffre. Saint Jean Eudes aime à développer cette pensée: « Comme saint Paul nous assure qu'il accomplit les souffrances de Jésus-Christ, ainsi on peut dire en vérité qu'un vrai chrétien, qui est membre de Jésus-Christ et qui est uni avec lui par la grâce, continue et accomplit par toutes les actions qu'il fait en l'esprit de Jésus-Christ les actions que le même Jésus-Christ a faites durant le temps de sa vie sur la terre. De sorte que quand un chrétien fait oraison, il continue et accomplit l'oraison que Jésus-Christ a faite en la terre; lorsqu'il travaille, il continue et accomplit la vie conversante de Jésus, etc... Nous devons être comme autant de Jésus

(1) « A Christo... compactio per fidem... colligatio per subministrationem **caritatis... actualis membrorum operatio** ». *S. Thomas*, in cap. 4, *ad Ephesios*, l. 3.

en la terre pour y continuer sa vie et ses œuvres et pour faire et souffrir tout ce que nous faisons divinement et saintement dans l'esprit de Jésus, c'est-à-dire dans des dispositions saintes et divines » (1).

On entend bien que cette union profonde n'est pas confusion, que nos personnalités subsistent, qu'elles ne sont jamais absorbées par le Christ. Mais nous devons nous souvenir aussi qu'en un pareil sujet le langage philosophique le plus précis est approximatif et impuissant à traduire la réalité surnaturelle (2) ; nous devons nous rappeler également que le langage imagé est déficient et que l'union du Christ et des chrétiens est rendue très imparfaitement par l'imagerie du cep de vigne (3) et du corps ou par l'imagerie plus dépouillée et plus juridique de la société. Il ne s'agit donc pas de « réaliser » ces images ; ce serait à la fois trop et trop peu. « Le Christ parce que nous sommes en lui rassemblés, devient une cité ». Mais saint Hilaire qui emploie cette comparaison sait fort bien que le lien qui nous unit au Christ est tout autre qu'un lien social. Nous sommes un seul corps ; non point de par la continuité de vie physique, mais en vertu d'une union qualitativement différente et d'ailleurs beaucoup plus étroite. Saint Jean Chrysostome expliquant ce qu'est « l'unité de l'esprit », ne craint pas de dire : « L'esprit est donné pour unir ceux qui étaient divisés par la race et par les mœurs. Alors le vieillard et l'adolescent, le pauvre et le riche, l'enfant et le jeune homme, la femme et l'homme, et toute âme ne font qu'un. Et ils sont plus unis que s'ils étaient un seul corps » (4).

Le Christ et moi restons deux personnes distinctes; et c'est

(1) *Royaume de Jésus : Œuvres*, I, 164.

(2) Cfr les réflexions de SAINT JEAN DE LA CROIX, dans le *Prologue du Cantique spirituel.*

(3) « Cette vérité est plus réelle et plus importante que la réalité du cep et de la vigne qui n'en est que l'ombre et la peinture » BÉRULLE, *Op. de piété*, CXLIII.

(4) *In Ephes*, 4; *hom.* 9.

d'ailleurs ce qui lui permet de couronner en moi ses propres dons et me faire mériter. Mais cette distinction « ontologique » des personnes, cette opposition de « toi » et de « moi », nécessaire pour éviter un panchristisme chimérique, ne saurait nuire à l'union profonde. La doctrine de la Sainte Trinité est là pour nous le rappeler toujours, en nous révélant le mystère de la Charité même, dont la perfection consiste en ce qu'il y ait trois « moi » sans qu'il y ait « le mien » et « le tien ». Le véritable obstacle à l'union n'est pas la distinction des personnes, mais l'opposition des égoïsmes. Il nous est possible de continuer le Christ, il est possible que le Christ agisse et pâtisse en nous, à condition que ces actions qui sont nôtres, soient bonnes et donc lui soient attribuables, et qu'elles lui soient attribuées, puisqu'elles sont réellement siennes; à condition que je n'arrête pas finalement à mon propre moi mes actes personnels pour en faire des actes égoïstes; à condition que je n'existe et ne me pose que pour me donner à lui.

Commentant la doctrine de saint Paul, un théologien aussi grave que Cajetan ne craint pas de déclarer : « Toutes mes actions vitales, comme comprendre, penser, aimer, me réjouir, être triste, désirer, travailler, ne sont plus mes actions, elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ en moi. En effet, celui qui est crucifié avec le Christ a le Christ comme explication de tous ses actes ; et le Christ dirige, dispose et emploie de telle sorte ses forces intérieures et extérieures que à bon droit on peut dire que c'est le Christ qui vit en lui » (1). Et l'un de ces grands spirituels du XVII[e] siècle, « découverts » par H. Bremond, écrivait : « Nous sommes toujours deux qui sommes inséparables, Notre Seigneur Jésus-Christ et moi; lui... comme mon tout et moi comme une partie de lui ; lui, comme ma personne même en lui. Ainsi en me donnant à vous, Seigneur, je vous donne toujours avec moi Jésus-Christ, et ce n'est jamais qu'en sa personne que je parais devant vous ; ce n'est jamais que par lui, comme étant votre parole

(1) *In Gal.*, 2, 19; cité dans MERSCH, II, 257.

même que je vous parle ; ne me regardez donc jamais devant vous comme moi-même, ô grand Dieu, regardez-moi toujours comme membre de Jésus-Christ, et, me regardant ainsi, ne me refusez jamais l'oblation que, vous faisant de moi, je vous fais, sans comparaison, plus de lui que je ne vous la fais de moi-même.... Je ne suis qu'un organe pour former sa parole ; je ne suis qu'un écho de ses grandes prières qu'il vous a fait pour moi dans les jours de sa vie » (1). Le Père Surin exprime la même idée : « C'est en lui et par lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on désire, qu'on s'attriste ou qu'on se réjouit ; sans que l'âme puisse reconnaître en soi d'autre principe de ses actions et de ses divers sentiments que Jésus-Christ vivant et agissant en elle » (2).

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que l'homme retrouve la vérité de sa nature profonde, puisqu'il n'est posé dans l'être et ne subsiste que comme une relation au Créateur et puisque le chrétien, par tout lui-même, est en relation avec le Christ, Bérulle dit : est une relation au Christ : « Nous devons tous désirer non pas d'être, mais ou de n'être point ou d'être en relation vers Dieu et son Fils unique, voire n'être que relation vers lui, tout notre être devant être anéanti par la grâce « vivo ego... » et n'être que relation. Dans ce monde, cette catégorie de relation est une des plus petites ; et c'est la catégorie la plus puissante dans le monde de la grâce, qui ne subsiste et ne consiste qu'en relation vers Dieu.... O que cette catégorie de relation est importante dans le monde de la grâce! » « Nous sommes une pure capacité de lui, tendante à lui et remplie de lui » (3).

Et qu'on ne dise pas que ce lyrisme métaphysique est bien abstrus, et que nous, chrétiens moyens, sommes incapables de cet enthousiasme sur « la catégorie de relation ». Qu'on ne prétende pas que cette spiritualité si traditionnelle doit rester le privilège de quelques mystiques, comme se situant

(1) NOULLEAU, dans BREMOND, *Hist. litt.*, VII, p. 225.
(2) *Catéchisme spirituel.*
(3) *Op. de piété*, 118; *Lettres* 1358.

dans une atmosphère irrespirable pour le fidèle ordinaire. Ce n'était pas l'idée des maîtres du XVII[e] siècle. « Jésus-Christ, dit Saint-Jure, est l'air spirituel que nous devons continuellement respirer.... Il faut que dans toutes nos actions nous attirions Notre-Seigneur agissant, et que nous les fassions toutes avec lui, par lui, et en lui, à sa mode pour l'intérieur et pour l'extérieur » (1). Et un autre jésuite, Guilloré, n'hésitait pas à déclarer « L'obligation (d'être animé de l'esprit de Jésus) en est indifféremment à tous les chrétiens; et si vous me dites qu'il en est très peu qui entendent et encore moins qui pratiquent cette vie de Jésus, je vous réponds aussi que cela même est pitoyable dans le christianisme, mais que l'obligation n'en est pas moins grande » (2).

D'ailleurs rien n'est plus facile que de transposer la scolastique toujours un peu hérissée de Bérulle en piété, voire en « pratique de piété ». « Je suis tellement animé de l'esprit de mon Jésus qu'il me semble être ma seconde âme, l'âme de mon âme. Tout ce qu'il veut, je le veux ; tout ce qu'il commande, je l'accomplis; ce qui lui plaît me plaît; ce qu'il ne désire pas, je ne le désire pas. Il est tout en moi. Il est en mes mains pour écrire,.... Il est en mes yeux pour voir et pour lire.... etc » (3). « C'est en lui et par lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on désire, qu'on s'attriste ou qu'on se réjouit... » (4).

Bien plus, on n'aurait pas de peine à montrer que cette spiritualité, loin d'être trop ambitieuse, est pour les miséreux que nous sommes, l'unique solution viable. Raison de plus, quand on se sent pauvre, de s'approprier les mérites du Christ, supplément de toutes les insuffisances. « Un cœur persuadé de sa corruption et de sa bassesse a peine de parler devant Dieu, et d'offrir rien de son fond; mais tout son refuge est

(1) SAINT-JURE, *Union avec J.-C.*, ch. 36.

(2) GUILLORÉ, *Maximes spirituelles*, dans BREMOND, *Introd. à la philos. de la prière*, p. 263. Cfr JUDDE; *Retr. de 30 jours*, 2[e] semaine.

(3) *Esprit de M. Olier*, p. 153.

(4) SURIN. *Catéchisme spirituel.*

aux opérations de Jésus, pour avoir quelque chose à présenter à Dieu, laquelle soit digne de Dieu » (1).

Au reste cette doctrine spirituelle enrichissante n'est pas une méthode de facilité. La confiance qu'elle inspire n'est pas un laisser-aller ; il serait injuste de la condamner comme un quiétisme alanguissant : « Si le Christ prie et agit en moi, à quoi bon l'effort ? » Sans doute une déviation est toujours possible, mais celle-là ne pourrait se réclamer de la doctrine ici rappelée, qu'au prix d'un contre-sens absolu.

Comment le devoir de continuer le Christ ne serait-il pas une réquisition de toutes nos activités et un appel à la vertu sous toutes ses formes ? Comment cette « impuissance de Jésus qui l'oblige à nous rechercher » (2) ne serait-elle pas un stimulant irrésistible ? Comment, après avoir pris conscience de notre situation réelle de chrétiens, ne pas nous interdire rigoureusement tout acte qui ne pourrait pas être « assumé » par le Christ, tout sentiment qui ne serait pas « avouable » par lui : recherche de soi, vanité, immortification, etc. ? Ce n'est pas d'hier que les auteurs spirituels ont trouvé dans cette théologie le principe d'une ascèse sévère. « Une tête couronnée, des membres délicats : contre-sens ! » disait saint Bernard. Et l'auteur des Méditations de saint Anselme : « Vous êtes le corps du Christ... Gardez donc et ce corps et ces membres avec tout l'honneur qui leur est dû. Vos yeux sont les yeux du Christ : tournerez-vous les yeux du Christ qui est la Vérité du côté de la bagatelle et du mensonge ? Vos lèvres sont les lèvres de Jésus-Christ : les ouvrirez-vous, je ne dis pas seulement aux paroles mauvaises ou calomnieuses, mais même aux discours inutiles, aux conversations frivoles, ces lèvres consacrées au service de Dieu et à l'édification de vos frères ? Avec quelle vigilance et quel respect devons-nous gouverner tous nos sens et tous les

(1) GUILLORÉ, *Max. spir.*
(2) OLIER.

membres de notre corps, puisque le Seigneur en personne préside comme chef à leur action! » (1).

Et c'est un fait bien notable que le hasard n'explique pas, que le plus « christocentrique » des écrivains spirituels du XVII^e siècle soit le même qui nous ait laissé sur l'abnégation les pages les plus « ignatiennes », et j'allais dire les plus redoutables. « Notre vie, dit Bérulle, en son usage et exercice ordinaire, doit être une croix universelle et une mort perpétuelle à soi-même ». « L'esprit de l'école de Jésus et le sommaire de ses enseignements, c'est l'esprit d'abnégation, et c'est celui auquel se réduisent toutes ces vérités et toutes ces pratiques... » A cela rien d'étonnant, puisque « le Mystère de l'Incarnation est un mystère, à proprement parler, d'abnégation » (2), puisque le Jésus que nous avons « en nos mains, en nos cœurs, en nos bouches » est un crucifié, et qu'il y aurait un vrai scandale à ce que « la mort d'un Dieu nous fasse si peu mourir à nous-mêmes » (3).

Jésus-Christ est toujours une victime. Jésus-Christ, « en sa personne divine est un autel sur lequel tous les hommes sont offerts à Dieu ». Et le but qu'il poursuit en nous unissant à lui est, comme le dit Olier en un langage magnifique, « de dilater l'hostie, de faire à Dieu un plus grand sacrifice, de faire de nous, les offrants et les adorateurs, autant de victimes à Dieu, d'achever en nous qui, avec Jésus-Christ, faisons la totalité de l'hostie offerte, un sacrifice vraiment universel » (4).

La vraie manière de continuer le Christ est celle que pratiquait saint Paul « adimpleo quae desunt passionum Christi ». Et quiconque a le sens du Christ comprend ces paroles si chrétiennes du poète:

« Vos larmes et votre foi, votre sang avec le sien dans le calice,

(1) *Médit.* I, n. 5.
(2) *Op. de piété*, 1167, 1168.
(3) *Lettres* 1487.
(4) Explication des cérémonies de la Grand-Messe.

C'est cela, comme le vin et l'eau, qui est la matière du sacrifice ».

« Ayez pitié de Lui qui n'a eu que trente-trois ans à souffrir!

Joignez votre passion à la sienne, puisqu'on ne peut qu'une fois mourir! » (1).

Peut-être n'était-il pas inutile, pour prévenir certaines équivoques, de caractériser brièvement la spiritualité qui découle de la doctrine « in Christo Jesu ». Mais comment évoquer le « climat » de la vie chrétienne qu'elle inspire et son charme inégalé? Pour retrouver le Christ galiléen, nous n'avons pas besoin de pèlerinages archéologiques souvent laborieux, toujours un peu décevants, ni même de je ne sais quel « exercice » artificiel d'imagination. Dans nos contemplations, rien n'est factice; nous n'avons pas à « faire comme si » nous étions présents aux épisodes évangéliques. Par delà une barrière en apparence infranchissable, nous rejoignons le Sauveur.

Rien n'est plus propre à nous unir au Jésus historique et au Christ de toujours que ces échanges mystérieux entre lui et nous, ces répondances entre ses « hier » et nos « aujourd'hui ». Hier il nous méritait la grâce, mais en vivant notre aujourd'hui; la pensée distincte du Christ pour moi et ma pensée actuelle vers lui, la réalité de la grâce acquise alors, la réalité de mon action maintenant offerte, c'est là une trame et une chaîne *divinement entrecroisées, un tissu que rien ne peut déchirer.* Il y a union de deux vies, il y a fusion de deux cœurs. « Aimer, c'est comprendre »; aucune phrase ne marque plus impitoyablement les limites et la faiblesse congénitale de tout amour humain; aucune ne glorifie mieux l'amour du Christ. Les cœurs les plus proches de nous seront toujours distants, sauf le sien, parce qu'il a vécu notre vie, et, plus encore, parce qu'il a souffert notre souffrance; et n'est-ce pas là le principe des solidarités indestructibles?

(1) P. CLAUDEL, *La Messe là-bas.*

Le Sauveur de Gethsémani n'a pas seulement éprouvé des souffrances de même nature que les miennes; même si l'on me disait qu'elles ont été infiniment plus douloureuses, ce serait encore trop peu; car lui et moi, frères dans une souffrance semblable, nous resterions pourtant étrangers. Mais il a subi mes souffrances à moi : « Il m'aurait moins aimé s'il n'avait pris les affections que je ressens. Il s'est attristé pour moi, celui qui ne pouvait avoir pour lui aucune cause de tristesse... » (1). Au jardin, il a été seul, car ses amis dormaient d'un sommeil appesanti. Et cependant ce désert était peuplé; toute l'humanité était avec lui. « Il portait en lui notre faiblesse; et dans ses paroles il disait la répugnance des siens devant la mort » (2). Tous les hommes étaient en lui avec leurs dégoûts et leurs agonies. Depuis lors aucun homme n'a le droit de se plaindre de sa solitude; dès qu'on est compris, on n'est plus seul; n'avons-nous pas été compris par le Christ? (3)

Il est l'ami secret, celui auquel on peut vraiment tout dire parce qu'on n'a plus rien à lui apprendre. Ma vie entière a été connue de lui en son cœur humain : ma souffrance, parce qu'il l'a subie pour me mériter la force de la supporter; mon péché, puisqu'il l'a expié, puisqu'il n'en a ignoré que l'instant de culpabilité joyeuse et qu'il a connu la Justice divine qui le sanctionne (4); il a connu mon amour aussi, mon amour compatissant et réparateur; il l'aurait connu davantage, si maintenant j'étais moins lâche... Il me connaît et me convie à son intimité.

(1) SAINT AMBROISE, *In Luc* 10, n. 56, 57.

(2) SAINT AUGUSTIN, *In ps.* 21; *En.* 2, n. 3, 4.

(3) Cfr aussi dans un sermon de Pâques (ap. G. MORIN, p. 25) le beau passage d'ailleurs intraduisible : « Homme, puisqu'en ma chair j'ai pris ta chair, comment ma voix ne serait-elle pas ta voix? Quand je dis : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre », je parle en Dieu et le révèle; quand je dis : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », je parle en homme et c'est toi que j'exprime. Réjouis-toi de ce que je suis en toi et reconnais ce que tu es en moi (agnosce te in me). Quand je dis : « J'ai le pouvoir de donner ma vie », je te viens en aide; quand je dis : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », tu apparais en moi ».

(4) « Il a eu de la douleur pour les péchés de tous » *S. Th.*, 3, q. 46, art. 6.

L'Église du XX^e siècle, dont je suis membre, est tenue de mieux comprendre l'agonie de Jésus que les trois privilégiés alourdis par le sommeil : le déroulement de sa propre histoire est l'agonie même du jardin se déployant le long des siècles; la sueur de sang est un commencement et une prophétie; les tristesses de l'Église doivent l'aider à méditer la tristesse de son Chef. Et quant à moi, l'expérience humaine, les années qui passent, ma propre histoire doivent me révéler le Cœur de Jésus souffrant. Il y a même une part de ses douleurs que je suis seul à pouvoir comprendre. Il a souffert par moi, de mes péchés; il a souffert de moi, de mes souffrances; il a souffert pour moi, pour mon salut et mon mérite; il veut souffrir en moi.

Ce que nous disons de l'agonie du Christ pourrait se répéter de tous ses mystères, car Jésus « est nôtre par état et non pas seulement par quelques actions » et l'homme ne doit se considérer jamais que « comme une suite et partie de Jésus... Subsistant en Jésus, enté en Jésus, vivant en Jésus, opérant en Jésus, fructifiant en Jésus » (1).

Cette doctrine spirituelle profonde et simple, si efficace pour « déchasser de nous l'amour-propre » (2), merveilleusement consolante et si utilement « quotidienne », doit être encore notre grande force au moment suprême. Grâce à elle, la mort n'est plus un accident brutal, mais l'exaltation de notre vie et sa consommation solennelle. Car chacun de nos « états » n'étant qu'une continuation des mystères du Christ, notre mort n'est qu'un prolongement de sa mort, et, en un certain sens, le complément de son sacrifice. On nous excusera de citer un peu longuement, sur ce sujet, le Bossuet très beau et trop peu connu des « Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ ».

« Le Sauveur s'était chargé non seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques : leur

(1) BÉRULLE, *Op. de piété*, V.
(2) BÉRULLE.

agonie était à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devaient mourir... Qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne ? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourraient pas faire en ce temps : il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent... Il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père; il offrit cette agonie de ses enfants et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance... ». « Le Cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa passion de la douleur de vos péchés; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la faiblesse de la vôtre... Jésus-Christ en acceptant et en offrant sa mort, a accepté la vôtre et l'a offerte à son Père; il lui a remis entre les mains votre vie en lui remettant la sienne... il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum ».

« ... Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir... Tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice... La mort des vrais chrétiens, consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et de son oblation et de la leur il ne s'en est fait qu'une seule oblation... C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est ce grand sacrifice qui en est le préparatif et, si l'on ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le Souverain Prêtre; n'y envisageons rien de naturel; et un des

grands emplois de sa sacrificature jusqu'à la fin des siècles sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non seulement dans le mystère de la Sainte Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles ».

« Ainsi le chrétien s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins, voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand Sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort; et achève dans ce dernier moment ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les jours de sa vie » (1).

Puissent les quelques réflexions qui précèdent nous aider à mieux comprendre la phrase éblouissante et simple des maîtres spirituels du XVII^e^ siècle : « Le monde dans lequel nous vivons est Jésus-Christ ».

Ce monde, que nous habitons depuis toujours, n'est-il pas à découvrir sans cesse ? Heureux le chrétien qui aura fait la grande découverte ! Sa vie entière en sera transfigurée.

Lyon. G. SALET, S. I.

(1) BOSSUET, *Œuvres*, t. VII (éd. LACHAT).